JEAN RICHEPIN 1849–1926

Premier Retour

Toujours tout droit, sans rien regarder, ils cheminent.
Les paysans hargneux de coin les examinent,
Et les enfants poltrons se mettent sur un rang
Pour les voir. Car ces gueux n'ont pas l'air rassurant.
Et pourtant ils ne sont que trois, ces trouble-fête,
Et le plus vieux des trois, celui qui marche en tête,
N'a pas treize ans. Mais comme ils sont fauves, hagards !
Une implacable horreur habite leurs regards.
On sent qu'ils ont souffert, jeûné, veillé. Leurs membres
Disent la faim, la soif, le froid noir des décembres,
Le soleil lourd, l'averse à flots pointus crevant,
L'étape interminable, et les nuits en plein vent.
On comprend qu'ils ont bu la brume qui pénètre,
Et râlé quelquefois au pied d'une fenêtre
Où chantaient et flambaient des rires de catin.
Il leur est arrivé de marcher du matin
Au soir, et puis du soir au matin, sans entendre
Le son que fait un sou dans la main qu'il faut tendre.
Il leur est arrivé, le ventre creux, de voir
Des gens repus qui leur refusaient du pain noir.
Et c'est pourquoi leurs cœurs sont des fourneaux de haine.
Mais, la maison où vit leur mère étant prochaine,
Les voilà doux. Près d'elle ils seront apaisés,
Et leur bouche d'enfant rapprendra les baisers.
Hélas ! la mère est morte à la tâche. Sa bière
Gît sans nom dans un coin perdu du cimetière.
Ils ne trouveront pas, ce soir, à leur retour,
Pour consoler leur jeûne amer, le pain d'amour.
Et demain il faudra repartir par les routes,
Et mendier encore, et se nourrir des croûtes,
Des restes, des vieux os que l'on dispute aux chiens.
Mais les chers innocents, du coup, sont des vauriens.
Ils ne pleureront pas ; car l'orgueil les commande,

Et l’enfant de douze ans devient un chef de bande.